

J'ai rencontré John Murrell pour la première fois à la résidence du gouverneur général à l'occasion du dîner du 50e anniversaire du Conseil des arts du Canada. Nous étions assis à la même table et avons passé une magnifique soirée à discuter ensemble. Quelques années plus tard, le Centre national des Arts l'a approché en lui demandant de travailler avec un auteur ou une autrice dramatique dont il serait le mentor dans le cadre du Programme de mentorat des Prix du Gouverneur général pour les arts du spectacle. Il m'a dit plus tard qu'il avait alors demandé que mon nom soit sur la courte liste des candidats parce qu'il aimait l'idée que nous poursuivions la conversation que nous avions eue lors de cette soirée à Rideau Hall quelques années auparavant.

L'un des premiers commentaires que j'ai reçus à propos de ce mentorat avec John est que nous formions un duo mentor-protégée improbable. Je ne suis pas d'accord. Et je pense que John aurait lui aussi été en désaccord. Bien sûr, John était une icône canadienne, ses pièces témoignent à merveille de l'esprit de notre pays et de l'identité canadienne. Mais je ne crois pas que mon désir de saisir moi aussi l'identité canadienne soit très différent du sien; bien sûr mon expérience de vie et mon point de vue sont différents. Ce sont ces différences qui ont fait en sorte que nous étions si intéressés à comparer nos façons de faire respectives et nos approches de l'écriture.

La période de travail la plus intense de ce mentorat a eu lieu au Banff Centre, et cette période a marqué le début de ma propre relation à long terme avec le Banff Centre. Je ne connaissais pas le centre, mais j'ai ensuite été invitée année après année au Banff Playwright's Lab pour travailler sur diverses œuvres, pour présenter ma trilogie de pièces mettant en scène un personnage féminin, puis le centre a collaboré à ma première publication avec illustrations en tant qu'autrice dramatique, *The Fish Eyes Trilogy*, avec le soutien du Banff Centre et de Playwrights Canada Press.

L'un des meilleurs souvenirs que je garde de mon séjour au Banff Centre avec John est ce conseil qu'il m'avait donné un jour : « N'ait pas peur d'écrire ce que tu as à écrire, même si tu crois (ou que quelqu'un d'autre croit) que tu n'es pas la meilleure personne pour écrire. Si tu as peur, tu n'écriras jamais rien. » À l'époque, ce conseil me semblait anodin. Je n'avais jusqu'alors jamais expérimenté la peur d'écrire ou de dire ce que j'avais à dire. Mais John avait raison...

Après de nombreuses productions et tournées de mes pièces, je me suis retrouvée en panne. Que pouvais-je écrire maintenant ? Et il me faudrait combien de temps ? De quel droit pouvais-je écrire sur tout ce qui se passe dans le monde ? Et puis... me restait-il quelque chose à dire ? Chaque fois que je m'assois pour écrire, mon corps voulait se mettre en position fœtale. Et puis j'admire mes pairs et les choses extraordinaires qu'ils accomplissent, ce qui, bien sûr, ajoute à la pression d'écrire quelque chose de nouveau.

C'est une coïncidence à la fois amusante et étrange que la Fondation des PGGAS me demande en 2019 de témoigner de mon expérience avec John. Parce que ma peur d'écrire s'est enfin envolée cette année. En fait, j'ai recommencé à travailler ce printemps sur une pièce que j'avais commencée lors de mon séjour à Banff avec John et que j'avais délaissée parce que je croyais que l'inspiration m'avait abandonnée. Je travaille cette année sur cette pièce ainsi que sur deux autres en développement avec le soutien de Nightswimming Theatre, de Toronto.

Pour un artiste, l'ennemi de la joie est la peur. Cela dit, la peur s'invite régulièrement lorsqu'on entreprend une nouvelle œuvre. Le mentorat de John m'a aidée à préparer la suite des choses alors que je suis devenue une autrice établie. John m'a montré à apprivoiser la peur et à la nommer. « Merci, mais en tout respect, je ne suis pas d'accord. »

Anita Majumdar
Autrice dramatique
Protégée 2013